Point d'?



Septembre 2011 N° 51


Photo: S. Boulaz

Editorial

Pas facile, lorsqu'on est originaire d'une région en proie à des troubles récurrents, de se satisfaire de son quotidien dans un pays qui connaît stabilité politique et économique. C'est fort de ce ressenti que Justin* a éprouvé le besoin de s'engager pour la paix dans la région des Grands Lacs africains.

Son constat? Les existences parallèles de projets de développement qui ne prenaient pas en compte les questions de l'ethnicité et, de projets de sensibilisation des cadres du pays à ces questions mais hors applications concrètes. De ce constat est né son souhait de créer un réseau de personnes, de «cadres intermédiaires» impliqués concrètement dans des activités de développement et conscients des difficultés dues aux conflits identitaires.

Son souci? Travailler avec des individus qui avaient réussi à «dépasser la haine», à être prêts à se parler, à transcender la question ethnique. Justin était conscient de sa situation particulière: Tutsi du Congo, issu de parents rwandais, c'est dès l'enfance qu'il avait été confronté à de la discrimination; en même temps, il faisait partie des personnes qui avaient eu la chance de ne pas perdre des membres de sa famille la plus proche dans les conflits. Il savait que tisser des ponts avec l'autre, quand cet autre symbolise par son appartenance à un groupe celui qui a décimé vos proches, n'est de loin pas aisé.

C'est afin de mettre en valeur le travail quotidien des participantes et participants au réseau qu'il a initié l'ouvrage «Dépasser la haine, construire la paix» en faisant intervenir deux artistes capables de porter un regard neuf sur la situation de la région et sur ces personnes. L'objectif de l'ouvrage était aussi de mettre en valeur ce qui a permis à ces dernières de résister à la tentation de la violence ou du repli. Tous les membres du réseau n'apparaissent pas dans le livre mais cette publication est également une manière de rendre hommage à leur travail.

Sophie de Rivaz Kahamaile

*Ancien président d'Eirene Suisse

Sommaire

La publication

«Dépasser la haine, construire la paix», un livre pour mieux vivre ensemble dans les Grands Lacs et ailleurs

Les Editions d'En-Bas, la COTMEC et Eirene Suisse publient cet automne un ouvrage susceptible d'interpeller toute personne qui s'interroge sur les drames de notre temps et sur les possibilités de dépasser les clivages. Préfacé par Dominique Froidevaux et postfacé par Jean-Eudes Beuret, accompagnateur, avec Justin Kahamaile, de l'Initiative de Genève pour la paix dans les Grands Lacs, ce livre repose sur des témoignages de paix recueillis par Sandra Korol dans la région des Grands Lacs. Un conte de Sandra et les 54 photographies noir blanc de Serge Boulaz transmettent la portée universelle de ces témoignages.

Qu'est-ce qui fait qu'au plus fort de la crise, quand la société est éclatée et anéantie, en perte de repères et atteinte par la haine et la passion de détruire, des gens ordinaires, sans moyen particulier, font le choix de résister à la tentation du mal? Qu'est ce qui fait que des victimes ne crient pas vengeance, qu'elles accordent leur pardon sans condition? Cette attitude

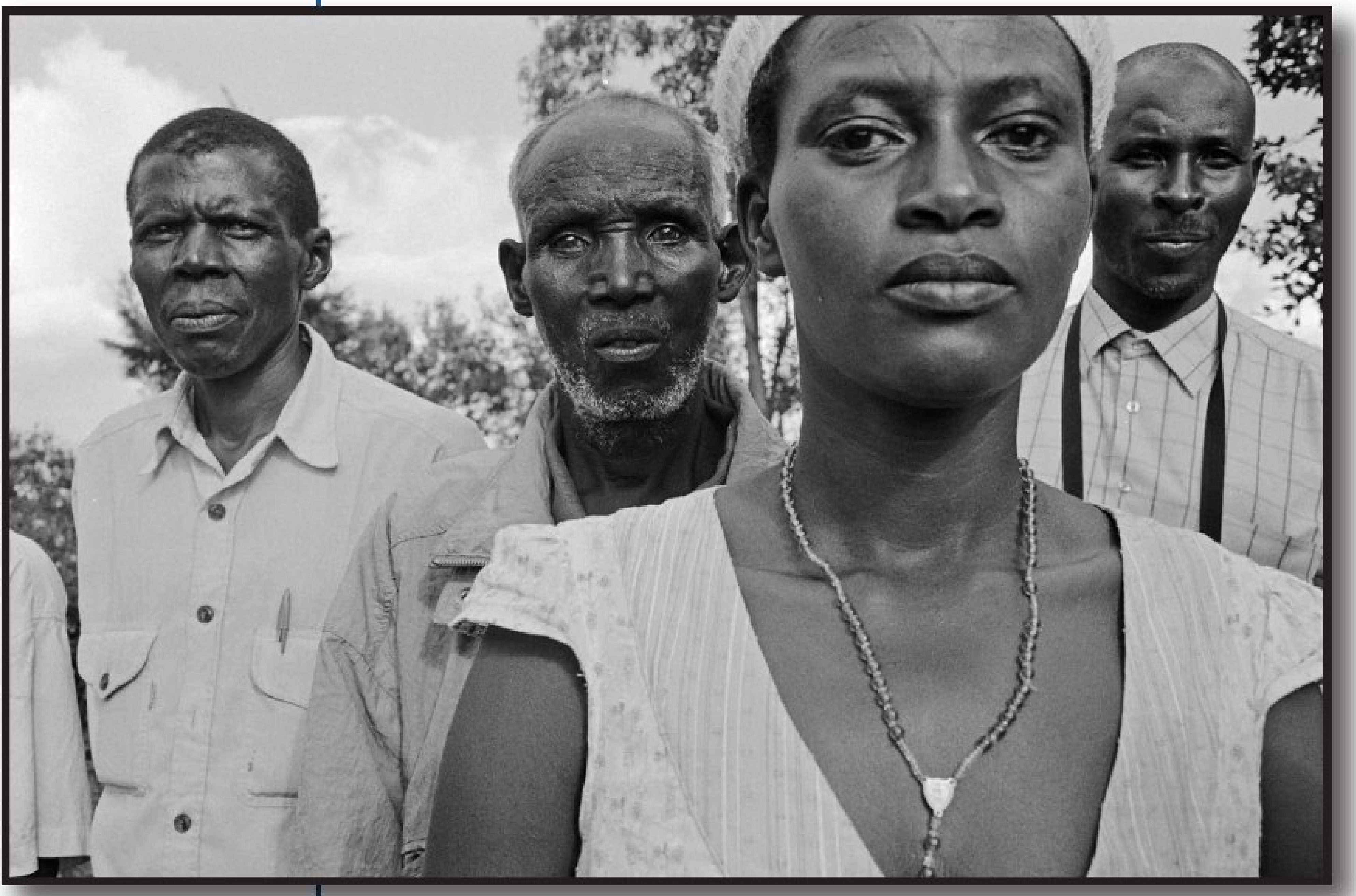


Photo: S. Boulaz

est-elle le propre de quelques êtres exceptionnels ou sommes-nous, tous, potentiellement porteurs de ces flammes empreintes d'humanité? Ces questions, l'histoire contemporaine de la région des Grands Lacs les pose avec acuité.

Cinquante ans depuis les indépendances, deux générations dont l'histoire et le vécu sont marqués par la discrimination, la guerre, l'exil, la mort. Et pourtant, au pays ou en exil, de nombreuses femmes et de nombreux hommes, par leurs parcours de vie empreints d'empathie et d'ouverture, agissent de sorte que la tolérance, la solidarité et la justice restent les plus forts autour d'eux.

Malgré le grand nombre de publications consacrées à la région des Grands Lacs, les gestes de paix simples, posés au quotidien, sont peu médiatisés et restent généralement méconnus. Les dynamiques positives existantes demeurent souvent ignorées. L'intérêt de les valoriser et de les rendre publiques participe à dépasser le climat de méfiance véhiculé depuis des décennies. **Mais ces témoignages de paix apportent également une réflexion de portée universelle, sur l'émergence de la résistance à la haine et des dynamiques de pardon en temps de crise.** Ils font ainsi écho à d'autres contextes, comme celui du conflit israélo-palestinien, du Kosovo ou même de la montée de l'intolérance et la discrimination en Suisse et en Europe.

Notre projet était donc d'aller à la rencontre des personnes dont la vie a été marquée par la guerre et l'injustice, des personnes souvent condamnées à l'exil, mais qui, malgré cela, ont réussi à garder entière leur «humanité». Interroger ces personnes qui, à un moment donné de leur parcours, ont su poser des gestes simples, mais ô combien héroïques, ont affronté l'adversité et ont réussi à sauver des vies. **Recueillir leurs témoignages pour mettre en exergue les éléments de cette humanité agissante qui a fait qu'elles ne sont pas restées figées dans leur posture de victimes ou de bourreaux potentiels.** Les inviter à faire une rétrospective, à opérer même une introspection pour tenter de repérer l'événement, le moment déterminant, qui leur fait prendre conscience du danger et de l'absurdité de la haine de l'autre et les a décidés à s'engager dans la lutte contre ce mal. Les parcours de vie de ces personnes sont autant de pages d'histoire contemporaine de la région des Grands Lacs.

Ce projet trouve son origine dans les travaux des membres du réseau de l'«Initiative de Genève pour la paix dans les Grands Lacs», dont le premier atelier a eu lieu à Genève en 2003. Dans le cadre de leur collaboration en faveur de la construction de la paix, les membres du réseau ont en effet été amenés à partager leurs histoires de vie. Chacun de ces récits, avec sa singularité propre, est venu illustrer une des multiples dimensions de l'histoire tragique de la région. La mise sur pied de ce réseau a ainsi montré que le partage de témoignages personnels authentiques est une étape indispensable pour tout processus de rapprochement des communautés.

Une large diffusion de témoignages de paix exemplaires a ainsi été identifiée comme un outil utile et nécessaire pour favoriser le mieux-vivre ensemble, dans la région des Grands Lacs en particulier, mais ailleurs également. **Et c'est ainsi que ce livre est né.**

J. Strobel

L'écrivaine

Le reportage par le texte

En 2008, Sandra Korol, écrivaine romande, partait un mois dans la région des Grands Lacs en compagnie du photographe Serge Boulaz. Leur mission: récolter des photos pour Serge et pour Sandra, rapporter des témoignages, base d'un récit pour un livre sur le thème de la paix.

Vous aviez reçu ce mandat de Eirene et de la COTMEC car vous étiez une spécialiste de la région?
Non pas du tout, je ne connaissais pas la région. Je dois même avouer, non sans honte, qu'en 1994, lors du génocide rwandais, j'avais décidé de me préserver en éteignant la télévision. Je passais mon bac et il m'était très difficile d'y trouver un sens en recevant de plein fouet l'immense violence des images du massacre. D'autre part, je suis écrivaine et pas journaliste, mais justement, pour Justin, ce projet d'écriture nécessitait le regard «pur» de quelqu'un qui ne connaissait pas le thème.

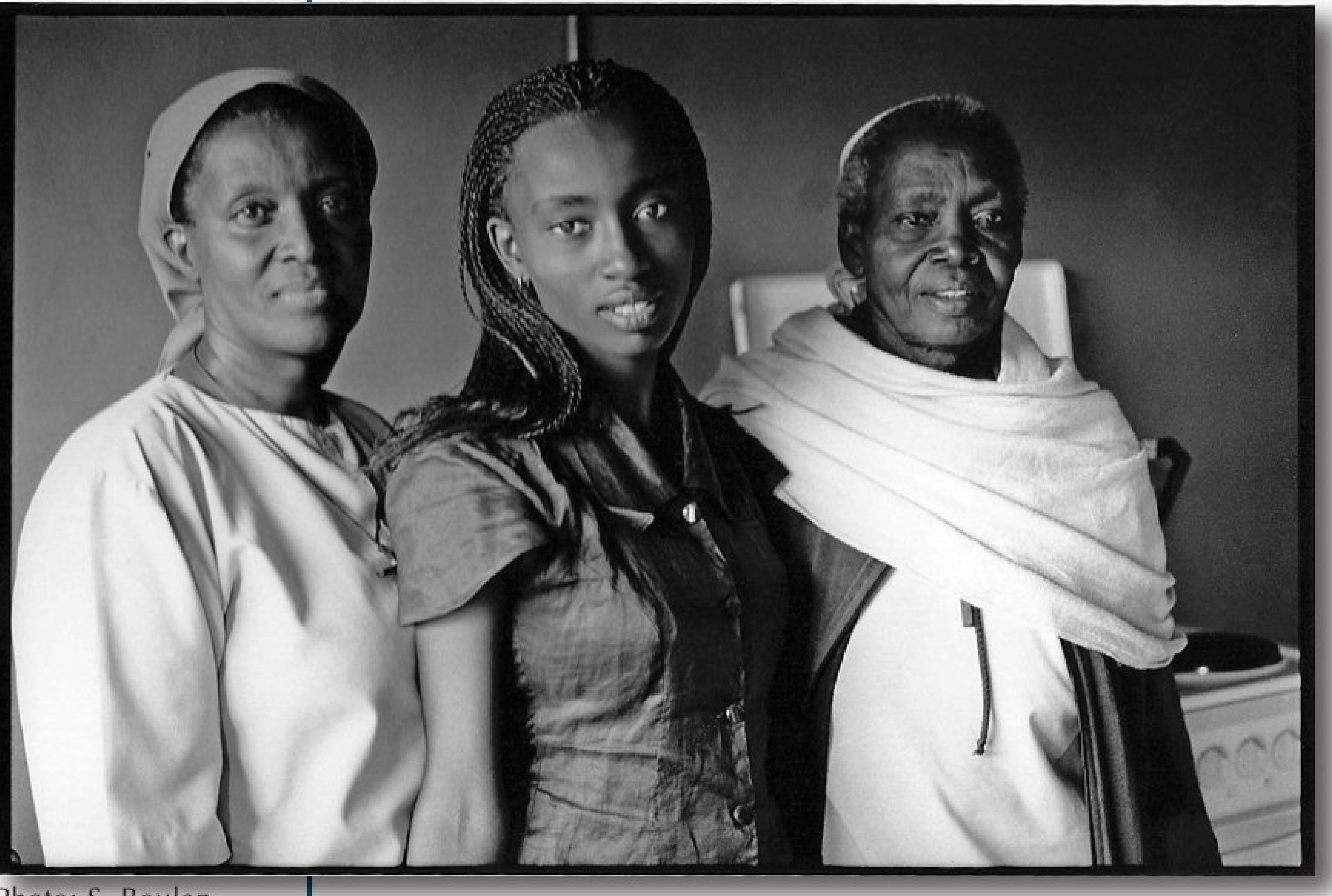


Photo: S. Boulaz

Comment avez vous procédé?
J'avais carte blanche. Eirene et la COTMEC nous avaient donné une liste de 25 personnes à rencontrer, des personnes du Burundi, du Rwanda et du RDC qui faisaient partie ou étaient proches de l'Initiative de Genève pour la paix dans les Grands Lacs et donc œuvraient pour la paix; 25 sentinelles qui avaient en commun d'avoir souffert d'un conflit de la région sans pour autant avoir basculé dans la haine, que ce soit avant, pendant ou après.

Et concrètement?
Je rencontrais une personne par jour que j'interviewais et dont j'enregistrais l'interview. Celle-ci durait de une à deux heures. Elle était basée sur un canevas préparé d'avance et qui était le même pour tous. Le premier tiers de l'interview était tourné vers ce qui s'était passé et le reste était consacré aux ressources auxquelles la personne avait fait appel pour ne pas sombrer dans la haine.

Ces témoignages devaient être difficiles à recevoir. Comment vous sentiez-vous?
Avant de partir, je m'étais préparée à ne pas me faire happer par l'horreur et je me suis focalisée sur la seconde partie des interviews. J'étais très touchée, mais touchée par les récits de vie et d'amour; touchée par l'énergie de vie de ces personnes qui n'avaient jamais refusé leurs responsabilités et avaient fait le choix de ne jamais laisser la peur et la haine avoir le dernier mot avec elles. J'ai versé des larmes de joie et d'admiration devant leur appartenance à la lumière. J'ai découvert le mot Ubuntu et ressenti ce qu'il signifie: le sentiment d'être connectée, dans la vie et la lumière, avec le reste de l'humanité.

Comment l'idée d'écrire un conte sur la base de ces récits vous est-elle venue?
J'étais partie avec l'idée d'écrire une conte. Je ne voulais pas que mon texte soit une redite des témoignages ou des photos. Je ne voulais pas non plus écrire quelque chose comme une journaliste, écrire un texte sur la guerre elle-même et sur ses horreurs. Je voulais écrire un texte qui fasse le pont entre là-bas et l'Europe, à l'intention des gens de chez nous qui ne connaissent pas cette région des Grands Lacs, et qui, comme moi, avaient choisi d'éteindre leur télé en 1994. J'ai donc opté pour un angle différent: montrer le regard d'amour sincère porté par des personnes de la région en danger et sur le point d'être tuées.

Qu'est-ce que vous retenez de ce travail, ce voyage, ces rencontres?
Ma vision du monde, ma structure, mon paradigme ont changé... Mon regard sur l'Autre a changé, je sais qu'il est de ma responsabilité de surveiller mon propre regard... Le premier barreau de l'échelle vers la haine n'est jamais loin.

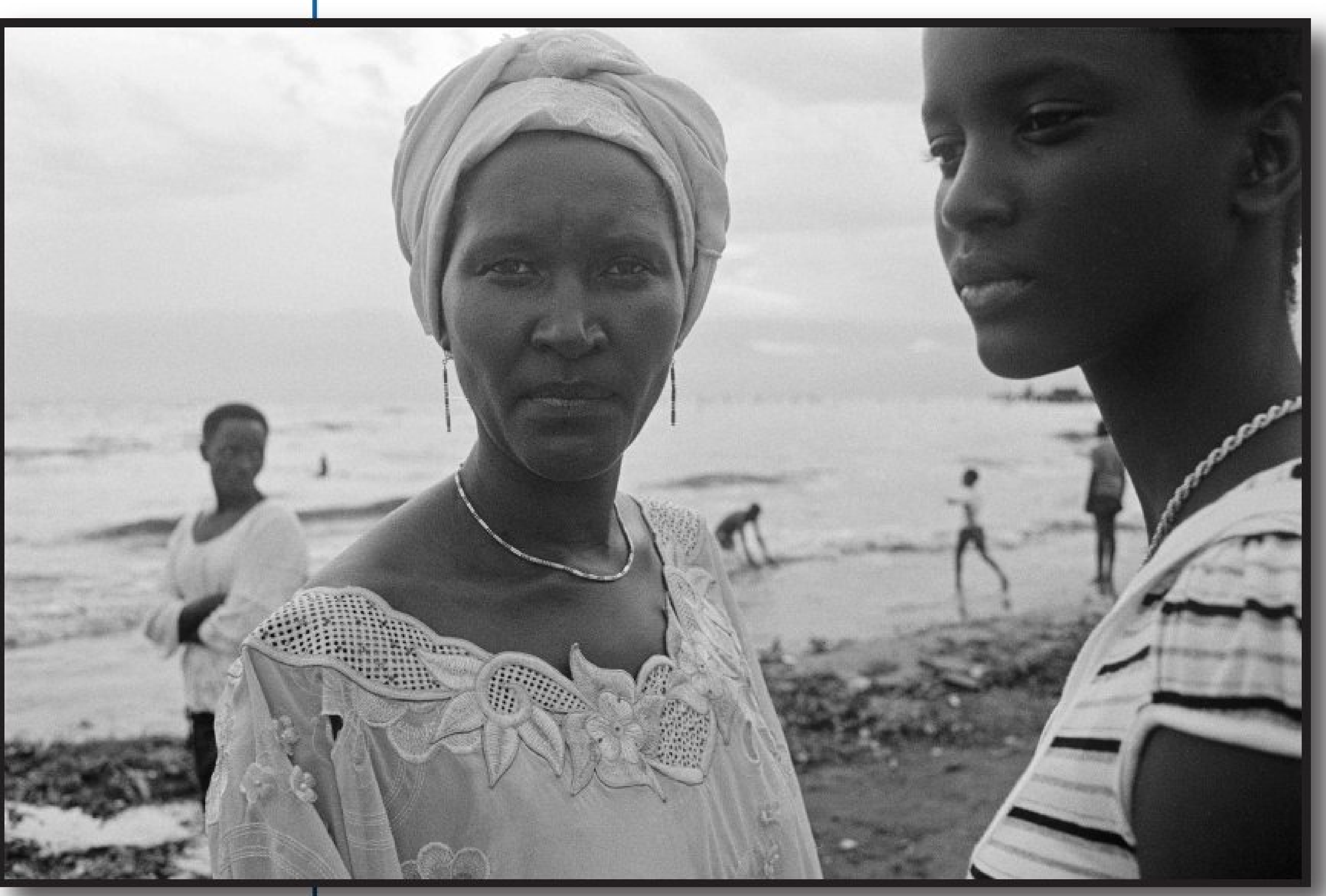
Propos recueillis par B. Faidutti Lueber

Le photographe

Le reportage par l'image

Le photographe Serge Boulaz avait déjà travaillé avec Eirene Suisse, il y a quelques années, sur un projet de reportage photo de prisons pour femmes, au Nicaragua. Dans le cadre du projet «Dépasser la haine, construire la paix», il est parti à deux reprises à Goma, Kigali et Bujumbura, récolter du matériel photo en vue d'illustrer le propos du livre. Interview sur son travail et ses impressions.

Dernièrement, c'est dans l'Afrique des Grands Lacs que vous avez été envoyé. Dans quel état d'esprit êtes-vous parti?
Je suis parti la première fois en compagnie de Sandra Korol sans projet spécial. Je n'avais pas vraiment de projet précis. J'avais plutôt envie de me laisser imprégner par les rencontres. J'étais assez confiant, jusqu'à deux semaines avant le départ. En me documentant de manière plus approfondie, j'ai commencé à apréehender ce voyage. Je n'étais plus sûr d'être à la hauteur, de pouvoir recevoir ce que j'allais entendre..


Photo: S. Boulaz

Je suis reparti seul, deux ans plus tard, dans l'idée de compléter les images que j'avais déjà avec l'idée d'une démarche qui privilégirait le portrait, centrée en particulier autour des personnes liées au réseau de l'«Initiative de Genève pour la paix dans les Grands Lacs».

Comment s'organisait votre journée sur le terrain?
Tout était bien organisé: j'avais une liste des personnes à voir et elles étaient prévenues de mon arrivée et de mon projet. Sandra faisait les interviews et je prenais les photos. Je passais du temps avec ces gens – une à deux journées par personne –, pour pouvoir gagner leur confiance et pour faire en sorte qu'elles oublient l'appareil. Je photographiais des gens mais aussi le quotidien, le contexte. Me laissant guider par des impressions, sentir l'espace dans lequel je me trouvais.
Je n'ai pas trouvé que le rapport entre le sujet photographié et moi avec mon appareil était très différent d'ici (Genève): il y a une espèce de gêne au départ puis, au gré du temps passé avec le sujet, la rencontre devient plus facile. On est un rapport entre une certaine forme de timidité, de gêne et le fait que la personne qu'on a en face se sente valorisée. Généralement, je n'ai pas senti de réticence de leur part. À l'inverse, lorsque les gens n'étaient pas pas prévenu, comme lorsque je prenais des photos sans avoir ressenti le besoin de demander une autorisation, je me suis retrouvé par deux fois dans des situations plus que désagréable. Les gens ont peut-être vu passer trop d'appareils, trop de caméras dans ces régions. Le rapport à l'image n'est pas le même là-bas qu'ici, évidemment.

Comment avez-vous vécu ce voyage, émotionnellement?
Je suis ressorti bouleversé de mon premier voyage: sur place, j'avais l'impression que je faisais face. Mais, avec le recul, je pense que voyage fut difficile. Même si sur le moment je pensais pouvoir affronter «froidement» ce que j'entendais, j'ai mis de longues semaines ensuite à faire le point sur mon rapport à ces dires et ces rencontres marquées par l'histoire de ces pays hantés.
À travers ce projet, j'ai été amené à me poser des questions que je n'aurais pas vraiment pensé devoir me poser un jour. Aller interroger le fond de l'humanité dans l'une de ses périodes les plus sombres… Et, croire en partageant ces histoires de vies qu'il y a la possibilté d'un espoir, des justes, ceux du réseau comme de simple paysans aussi eu des comportements exemplaires, des citoyens ordinaires qui se sont illustrés par un courage et une volonté d'aller au delà de la haine.
Lors du deuxième voyage, Je savais plus ou moins vers quoi je me dirigeais et j'étais un peu plus préparé. J'ai travaillé de manière plus sereine, plus «concentrée.»

Qu'avez-vous voulu montrer ou faire ressortir par tes photos?
Je trouve que ces images reflètent une vision assez personnelle. Elles reflètent mon regard sur cette histoire. Les moments difficiles que j'ai vécus ont certainement influencé mon travail.. tout comme ces rencontres d'une grande richesse parce qu'on travaille avec notre sensibilité. C'est quelque chose qui se voit dans les photos... Un regard distant et frontal, impliqué mais protégé…

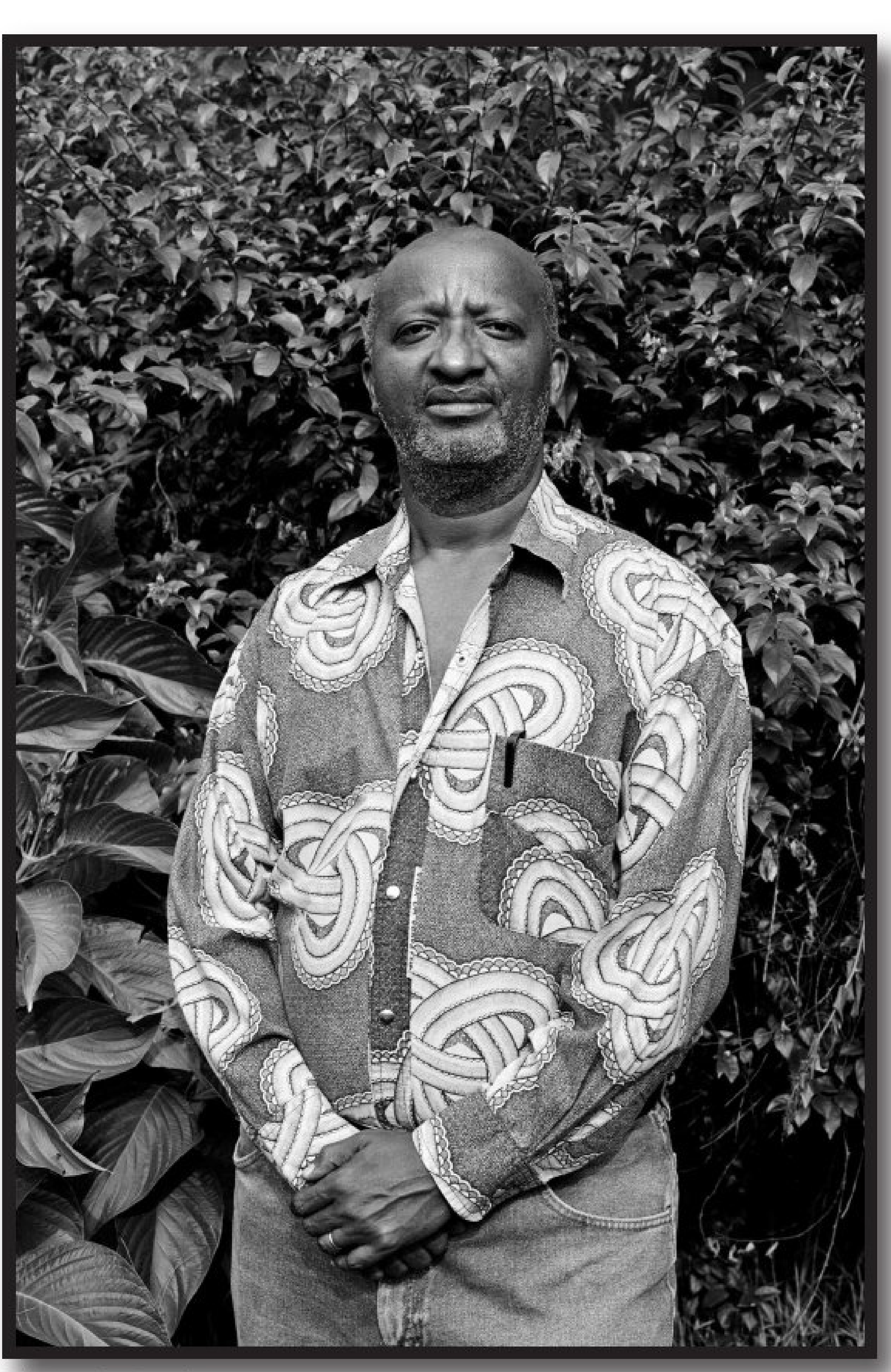
Propos recueillis par P. Matthey

Le coordinateur dans les Grands Lacs

Jean-Pierre Lindiro, coordinateur d'Eirene Suisse pour la région des Grands Lacs et Directeur du Pole Institute à Goma, a accompagné le projet du livre.

Quel est votre rôle dans le projet?
Mon rôle n'a en fait jamais été clairement défini! J'ai agi en même temps comme: membre de l'Initiative de Genève, coordinateur local d'Eirene, témoin dans le livre, militant qui lutte contre la haine, mais aussi grand-frère de Justin Kahamaile. J'ai également facilité le séjour de Sandra et Serge, surtout à Goma où les conditions de sécurité n'étaient pas garanties.

Comment et par qui les personnes qui ont apporté leur témoignage ont-elles été sélectionnées?
Il fallait au départ être membre de l'Initiative. Mais aussi étaient sélectionnés les membres vivant dans la Région des Grands Lacs pour raison d'accessibilité et du coût. Par la suite, nous avons ajouté quelques noms en tenant compte principalement de l'engagement des gens et, chose importante dans les Grands Lacs, de la diversité ethnique et nationale. Si ma mémoire est bonne, c'est Jérôme et moi aidés par d'autres membres de l'Initiative qui avons sélectionné les personnes.


Photo: S. Boulaz

Comment ces personnes ont-elles été préparées à participer à ce projet?
Les personnes ont été sollicitées en leur expliquant l'importance d'un tel projet. L'originalité du projet le rendait attractif. Ensuite, elles ont été régulièrement informées sur l'état d'avancement.

Ont-elles une attente?
Pas vraiment. Nombreuses m'ont dit qu'elles voulaient apprendre quelque chose sur comment lutter contre la haine.

A votre avis, le fait de témoigner a-t-il été quelque chose d'apaisant ou au contraire de dérangeant pour ces personnes?
Apaisant, sans nul doute. Elles n'ont pas souvent l'occasion de le faire ici. C'est pour cela que c'est de temps en temps dérangeant pour certaines d'entre elles pour raison de sécurité. Cependant, nous avons lu et relu les textes pour éviter de mettre les témoins en danger.

L'idée d'un livre est une idée très "occidentale"; d'autre part, si les témoins sont issus de la région et que le thème abordé vise l'universel, la conception du livre, le photographe, l'écrivaine, la langue utilisée sont "étrangers"; comment pensez-vous que les gens de la région puissent se l'approprier?
La haine n'a malheureusement pas de frontières! J'ai même l'impression que c'est une des choses que les humains partagent si bien, comme ils partagent les autres instincts (la faim, l'envie d'être respecté, ...) Par conséquent, quelque soit la couleur de la personne qui en parle, on l'écoute. L'appropriation est un défi pour nous qui travaillons ici. C'est notamment pour cela que nous avons prévu le colloque pendant 2 jours et 1 jour pour les membres de l'Initiative pour réfléchir sur la suite et l'avenir de l'Initiative par les gens d'ici. L'appropriation ne sera possible que si les uns et les autres nous faisons usage du contenu du livre et des actes du colloque sur nos terrains respectifs et en faisant des traductions en langues locales.

Comment imaginez-vous le colloque qui devrait se tenir dans la région sur le thème abordé par le livre?
Le colloque est l'occasion de remettre le livre et son contenu entre les mains des gens d'ici, qu'ils soient membres de l'Initiative ou autres militants et autorités qui seront invités. Il abordera un sujet qui se chuchote et fait mal mais il faut en parler pour le combattre, il faut le faire connaître à tous car nous vivons en permanence sur un volcan qui peut entrer en éruption à tout moment. Il y aura une présentation générale de la haine, puis une présentation par quelqu'un d'ici sur la haine vécue localement. Enfin, les participants sortiront leurs propres expériences et surtout comment ils combattent quotidiennement la haine.

Propos recueillis par B. Faidutti Lueber

Vous avez dit, aide au DEVELOPPEMENT ?...

Ce dimanche, la pêche avait été bonne. Heureux de sa journée, son panier rempli de poissons et sa canne à pêche sous le bras, le pêcheur quitta le bord de la rivière et se glissa dans le sous-bois. Souriant. Léger. Encore une belle journée! La luminosité était particulièrement douce en cette fin d'après-midi. Le soleil perçait à travers le feuillage des arbres et venait illuminer le chemin qui le mènerait jusqu'à sa chaumière. Soudain, un scintillement. Curieux, le pêcheur s'approcha. Sur une branche, un rayon de soleil faisait briller quelque chose... Une chrysalide! Si blanche. Si parfaite.
La surprise n'était pas tant de trouver ce précieux objet, mais plutôt de constater que celui-ci se déformait... Incroyable! Quelque chose bougeait à l'intérieur! Ebahi, le pêcheur observa un instant le petit habitacle se fissurer… Petit à petit, le craquellement se fit plus important et laissa entrevoir son hôte.
Magnifique! Un papillon…
L'effort est bien trop important pour une si petite bête! Et tout à coup, le pêcheur se sentit investi d'une grande mission, aider cet insecte si fragile à venir à bout des murs qui l'emprisonnaient. Avec tendresse, il commença à détacher de minuscules morceaux de la chrysalide. Il ne fallu pas longtemps avant que le cocon ne se scinde en deux.
Etourdi par tant d'efforts et un peu craintif, le papillon sortit de son abri. Libre, enfin libre!
Le pêcheur, émerveillé et ému à la fois, assistait à cette naissance. Quel spectacle extraordinaire!
Mais quelque chose n'allait pas… Le papillon levait ses ailes et les laissait retomber aussitôt. «Courage petit papillon, tu as fait le plus gros! Envole-toi! Bats de tes jolies ailes! Va découvrir le monde! Mais pourquoi ne bat-il pas des ailes? Comment se fait-il qu'il ne s'envole pas?» Après plusieurs tentatives, le papillon découragé s'éloigna sur la branche, traînant ses ailes tel un fardeau. Incrédule, le pêcheur commença à comprendre… Le papillon avait besoin de presser ses ailes contre les parois de la chrysalide afin de les renforcer et de les rendre suffisamment fortes pour voler! Cet effort n'était pas vain.

(Source inconnue)

Aline Battiaz, psychologue, a appuyé l'AMI au Rwanda, durant 2 ans. Jour après jour, ce voyage au Rwanda soulève de nouvelles questions qui ne trouvent pas de réponses… Volontariat. Coopération. Aide au développement. Pour qui? Pourquoi? Comment?







Photos: A. Battiaz

De plus en plus, je me demande où se situe la limite entre solidarité et assistance, entre autonomie et dépendance, entre aide et aliénation. Lorsqu'en février 2009 j'ai rejoint l'équipe d'Eirene Suisse, j'ai décidé d'adhérer à une cause… Une cause qui me semble juste et bonne, guidée par un principe qui me paraît indissociable du concept de développement: **travailler ensemble et non pour**.
Je ne voulais en aucun cas être LA spécialiste blanche qui viendrait «faire la leçon en Afrique». Or, l'image véhiculée par l'expatrié est qu'il sait et que le partenaire local ne sait pas ou si peu, et surtout qu'il dit et que le partenaire local répète. Ainsi cette ligne de conduite est parfois difficile à tenir comme prévue. Je ne nie en aucun cas le fait que nous apportons des compétences particuliaires. En effet, nous possédons des ressources spécifiques, propres à enrichir celles du partenaire local. Cependant, ce qui m'interpelle c'est la manière souvent erronée dont nous transmettons ces informations. Je pars du principe que notre savoir reste efficient dans notre contexte mais qu'en dehors de celuici, non adapté, il perd de son efficacité et se révèle parfois même contreproductif. Comment mettre en place une collaboration, un système d'échange sain et équilibré? Et surtout comment transmettre un savoir réellement utile pour le partenaire et qui perdurera après notre départ?

Un exemple me vient à l'esprit: une patiente de 30 ans arrive un matin pour sa consultation hebdomadaire. Son état est inquiétant. Elle est exténuée, amaigrie. Elle nous explique que l'ONG qui prenait en charge les frais de ses consultations médicales et de sa médication est partie. Le projet, qui a duré quelques années, est terminé. Du jour au lendemain, cette jeune femme se retrouve sans accès aux soins médicaux et aux médicaments, car beaucoup trop chers. Pour ajouter à sa misère, le secrétaire exécutif de sa cellule qui lui amenait chaque matin un litre de lait, afin de parer à sa digestion fragile, a été muté dans un autre secteur. DEMUNIE. PERDUE. Dans ses yeux, je vois la vie et la mort qui se bousculent.

Je m'interroge… Je ne dis pas que ce programme n'aurait jamais dû exister. Il a certainement diminué la souffrance de bon nombre de personnes pendant sa durée. Je ne dis pas que ce litre de lait n'a pas sa place dans cette relation. Cet apport de nourriture a sans doute adoucit la vie de notre patiente durant plusieurs mois. Par contre, ce que je constate, c'est l'immense détresse de cette jeune femme et son incapacité à faire face à la situation. J'observe aussi son oubli total de sa propre valeur, de ses propres capacités, de ses

propres ressources. Alors je me questionne: dans une situation comme celle-ci, aidons-nous réellement ou maintenons-nous un état de dépendance? A qui profite cette aide? Je vais être dure, mais finalement, n'est-ce pas une façon de nous donner bonne conscience et nous rassurer quant à notre bonté? Est-il possible qu'une aide devienne une «nonaide» et à quel moment cela bascule-t-il? La demande est forte, les résistances aussi. La population indigène, usée par tant de souffrance, fatiguée de se battre pour survivre, demande de l'assistance; un soutien attendu rapide et salutaire.
Malheureusement, cette demande relèverait presque de la magie… Et lorsque nous prétendons revêtir le rôle du magicien, les conséquences sont importantes et désastreuses sur le long terme. En effet, notre intervention élude complètement le principe de réciprocité, de coopération…

Je ne prétends nullement qu'il faille rester assis à regarder, sans rien faire, la misère du monde. Je prends juste conscience que la tâche n'est pas aisée. Même avec les meilleures intentions du monde, il est parfois difficile de trouver le chemin pour aider l'autre. Aussi, je m'efforce de garder à l'esprit la parabole du papillon pour ne jamais perdre de vue que ces personnes, que nous soutenons, possèdent de grandes ressources, même si elles n'en sont pas ou peu ou plus conscientes… Et j'ai envie de leur dire: «Si tu ne te vois pas, moi je te vois!»

Cette lettre, je l'ai écrite en décembre 2010. De retour en Suisse depuis près de 6 mois, mon questionnement et mes doutes restent les mêmes: avec le recul, j'ai conscience de l'impact infime de mon affectation au Rwanda. D'un autre côté, je constate que ma présence a été bénéfique pour l'AMI. Les compétences de ses membres dans le domaine du traumatisme ont été renforcées. Face aux douleurs et aux souffrances qui touchent encore profondément leur pays, ils se sentent plus outillés pour y faire face, plus solides pour venir en aide aux communautés.
La consolidaton de partenariats déjà existants et la concrétisation de nouvelles collaborations ont permis la création d'un réseau considérable autour de l'AMI dans le domaine de la santé mentale et de la réconciliation. La notoriété et la crédibilité de l'AMI ont grandi, renforçant encore les efforts fournis. Par ailleurs, les échanges ont relié deux mondes terriblement différents et souvent diamétralement opposés. Le Sud. Le Nord. Or, jour après jour, nous avons cherché à nous comprendre, à cheminer ensemble. Tous ces temoignages poussant vers un seul but, l'AUTONOMIE.

Il faut cependant être honnête: la rencontre de ces deux mondes ne s'est pas faite sans heurts. Des moments extrêmement pénibles ont jalonné cette expérience. De profondes incompréhensions culturelles de part et d'autre sont venues ralentir le processus. Cependant, elles ont poussé à se remettre en question et au final la collaboration entre l'AMI et Eirene Suisse se voit renforcée.

Que reste-t-il après mon départ? J'aime à penser que l'AMI s'aidera de nos échanges, de ce que j'ai laissé et surtout qu'il poursuivra selon ses besoins. Un travail de fourmis, qui je l'espère, permettra aux membres de l'AMI de voler davantage encore de leurs propres ailes…

A. Battiaz

Départs

Bastien, travailleur social formé à la HETS de Genève, part en Haïti fin août, pour lancer, avec l'organisation locale GASA, un projet d'animation socio-culturelle autour du théâtre et de la musique. Ce projet, qui devait initialement débuter en janvier au sein de l'école professionnelle de Désarmes, a été repoussé pour des raisons d'instabilité politique liées aux élections dans le pays. Il s'appuie au niveau technique sur un «sound system» fonctionnant à l'énergie solaire développé par l'association ADER.

Basile, anthropologue engagé dans le tissu culturel vaudois, apporte ses compétences et connaissances en matière d'animation musicale et théâtrale aux collaborateurs de GASA et aux aux élèves et enseignants de l'école professionnelle de Désarmes. Durant l'année scolaire, il organise et anime des ateliers de musique et théâtre pour une centaine de jeunes de 16 à 26 ans. Il s'agit d'amener ces jeunes à exprimer leur peurs, leurs traumas, leurs envies et de les aider à se projeter vers l'avenir.

Céline part en août pour Port-au-Prince où elle rejoint l'organisation de femmes FADHRIS, établie dans le quartier de Carrefour-feuille. Spécialiste en communication interculturelle, Céline va conseiller FADHRIS dans le cadre de son projet de micro-crédit, un projet qui s'inscrit dans le programme global de reconstruction du pays. Il s'agit d'un projet de lutte contre la pauvreté en faveur de populations très affectées par les crises alimentaires récurrentes dont des femmes en situation économique inacceptable.

Mirko intègre dès août le CRESFED, un centre de recherche et de formation dans les domaines économiques et social basé à Port-au-Prince. Il s'agit de vulgariser les travaux de recherche et d'analyse du CRESFED sur les thématiques économiques, sociales et politiques touchant Haïti afin d'atteindre non seulement les élites intellectuelles, mais aussi les différents praticiens et décideurs de l'action collective locale.

Fabien, informaticien, effectue dès octobre son service civil au sein de la UNES, organisation salvadorienne de défense de l'environnement. Durant 12 mois appuiera l'équipe de communication de la UNES en créant un centre de documentation environnemental virtuel et en formant le personnel de l'organisation à la gestion de ce centre.

Fête de la musique



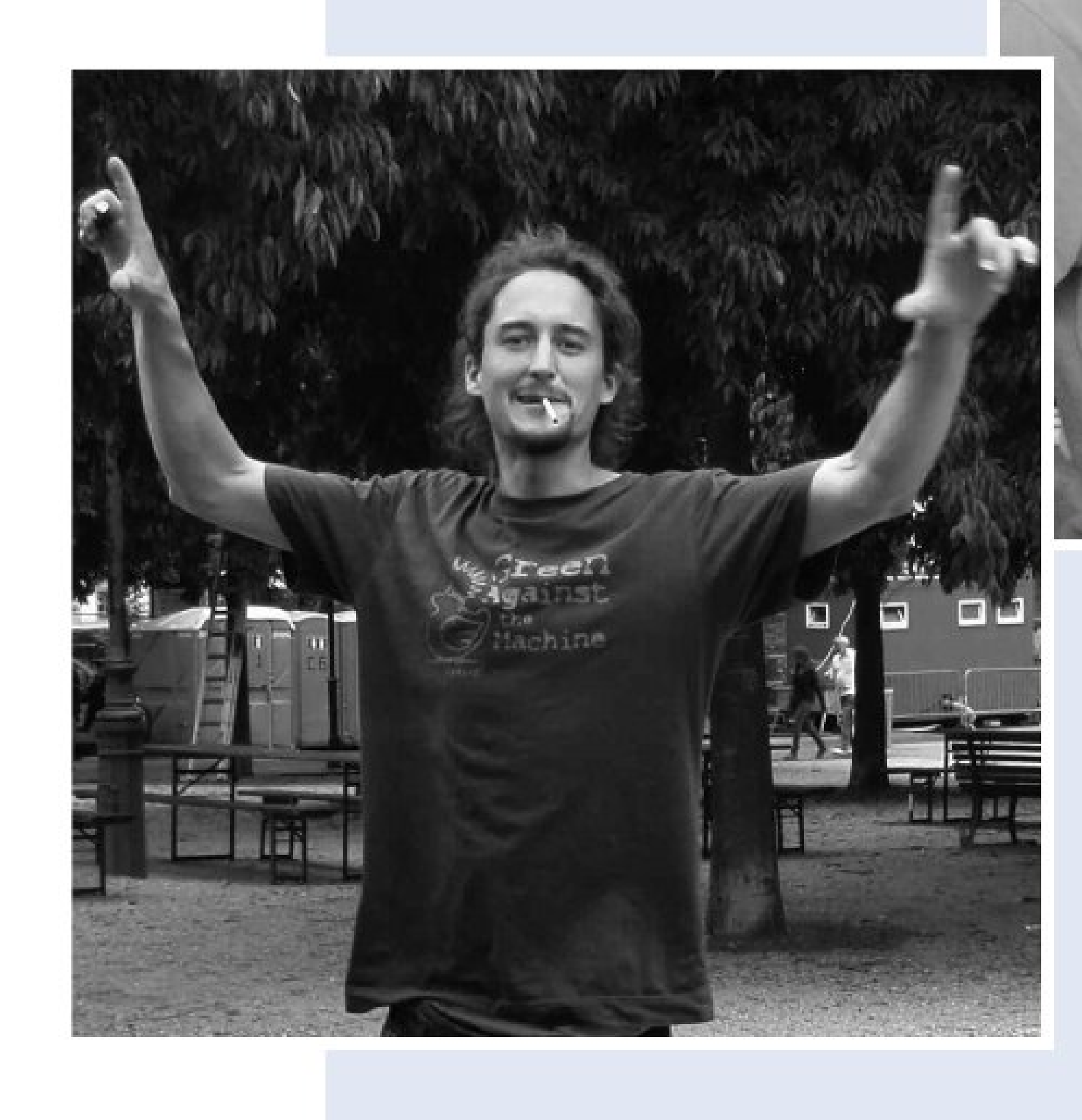


Pour la deuxième année consécutive, nous avons tenu un stand de vente de nourriture et de boisson durant les trois jours qu'a duré la Fête de la Musique à Genève.

Le temps n'était pas vraiment de la partie, mais grâce à une préparation bien rodée et des bénévoles d'un dynamisme à toute épreuve, nous avons fait un bénéfice de **CHF 19'000.-!** Une belle réussite dont nous sommes heureux et fiers.

Un immense **MERCI** à toutes celles et ceux qui ont participé à cette aventure, n'est-ce pas Bastien?





Photos: B. Faidutti Lueber et P. Wyss





Eirene Suisse
Bd Pont d'Arve 16
1205 Genève
Tél: 022 321 85 56

www.eirenesuisse.ch
info@eirenesuisse.ch
Cotisation annuelle: Frs 50.-
CCP: Eirene Suisse Genève 23-5046-2

Journal adressé aux membres de l'Association Eirene Suisse ainsi que sur abonnement
Abonnement: 4 parutions par an: Frs 16.- Abonnement de soutien au journal: Frs 25.-
Rédaction: B. Faidutti Lueber
Ont participé **Textes**: S. de Rivaz Kahamaile, J. Strobel, B. Faidutti Lueber, P. Matthey, A. Battiaz, O. Lüthi
Photos: S. Boulaz, B. Faidutti Lueber, A. Battiaz, P. Wyss
Traductions: C. Eggs
Relecture: B. Faidutti Lueber, P. Matthey
Imprimerie: Rapidoffset, Le Locle
Maquette: Atelier Diaphane, La Chaux-de-Fonds, annemonard@hispeed.ch





Septembre 2011 N° 51



Costa Rica: Umweltschutz gegen Energiepotential

Costa Rica verzichtet vorerst auf Ölbohrungen
Im Norden Costa Ricas werden beträchtliche Öl- und Gasvorkommen vermutet. Das US-amerikanische Unternehmen Mallon Oil hat den Zuschlag erhalten, die betreffenden Energiereserven zu erforschen. Ein entsprechender Vertrag zwischen dem costaricanischen Staat und dem Erdölkonzern liegt seit Jahren unterschriftsbereit auf dem Tisch. Nun hat das costaricanische Energieministerium von Mallon Oil zusätzliche Abklärungen verlangt. Dies nachdem bekannt wurde, dass der Auftragsvergabe eine ungenügende Umweltprüfung vorangegangen war.



Aussenminister am Pranger
Im Kreuzfeuer der Kritik steht der costaricanische Aussenminister René Castro. Wie bekannt wurde, hatte der damalige Umweltminister Ende der 1990er Jahre ein Dekret unterzeichnet, welches die an der Erkundung der Ölreserven interessierten Unternehmen von einer umfassenden Umweltprüfung befreite. Vom Entscheid Castros hatte auch Mallon Oil profitiert und in einem Kurzverfahren den Zuschlag zur Erforschung der Energievorkommen im Norden des Landes erhalten. Das entsprechende Dekret war in den zurückliegenden Wochen bereits von Umweltaktivisten kritisiert und kürzlich auch von den großen Medien des Landes thematisiert worden.



Kritik von Umweltschützern
Umweltschützer kritisieren das Dekret als nicht gesetzeskonform. Gemäss Freddy Pacheco, Biologe und Lehrbeauftragter an der Nationalen Universität von Costa Rica, verstösst dieses gegen die nationale Gesetzgebung und das UNO-Übereinkommen über die biologische Vielfalt. "Das Dekret erlaubt es Erdölunternehmen nach Costa Rica zu kommen, eine Umweltprüfung ohne jegliche inhaltliche Relevanz durchzuführen und anschliessend einen Vertrag zur Erforschung und Ausbeutung von Energiereserven zu unterzeichnen", so Pacheco. Der Akademiker und Umweltaktivist hat deshalb vor einem nationalen Verwaltungsgericht eine Verfassungsbeschwerde gegen den damaligen Entscheid der Regierung eingereicht.

Energieministerium stoppt Projekt
Offensichtlich bemüht, die Kritiker zu besänftigen, hat das costaricanische Energieministerium vor kurzem von Mallon Oil zusätzliche Umweltprüfungen verlangt. Das Unternehmen muss demnach einen genauen Bericht vorlegen, welche konkreten Schritte mit der Erforschung der Energiereserven verbunden sind und wo nach Öl gebohrt werden soll. Mallon Oil hat inzwischen auf die Forderungen aus dem Ministerium reagiert und argumentiert, alle notwendigen Umweltprüfungen vorgenommen zu haben. Das Unternehmen bezog sich dabei auf eben jenes Dekret, welches der ehemalige Umweltminister erlassen hatte.

Kritik an Umweltverträglichkeit von Erdgas
Gemäss Aussagen von Mallon Oil könnte mittels der im Norden des Landes lagernden Brennstoffe der jährliche Energiebedarf Costa Ricas von 19 Millionen Fass Öl gedeckt werden. Das Unternehmen verweist darauf, dass das Energiepotential vor allem in den Gasvorkommen besteht. Die costaricanische Präsidentin, Laura Chinchilla, hat sich in der Vergangenheit mehrfach positiv gegenüber einer möglichen Ausbeutung von Erdgas geäussert, mit dem Hinweis, dass dieses für die Umwelt weniger schädlich sei als Erdöl. Diese Behauptung wird von Umweltschützern wie Freddy Pacheco in Frage gestellt. Dieser bestätigt zwar, dass die Umweltbelastung beim Verbrennen von Gas tiefer sei als bei der Verwertung von Erdöl. Gleichzeitig verweist er aber darauf, dass bei der Ausbeutung von Gas die Gefahr der Freisetzung von Methan besteht. Letzteres wirkt gemäss Aussage des Umweltschützers 30 mal stärker als Treibhausgas als CO2.

Olivier Lüthi,
Kooperant bei ASEPROLA und Voces Nuestras

CCP: Eirene Suisse Genève 23-5046-2

Abreisen

Bastien Sozialarbeiter, ausgebildet an der HETS Genf, reist Ende August nach Haiti aus, um mit einer lokalen Organisation namens GASA (innerhalb des Theaters der Berufsschule de Desarmes), ein sozio-kulturelles Animationsprojekt aufzubauen. Dieses Projekt, das ursprünglich im Januar hätte beginnen sollen, wurde wegen politischer Instabilität im Kontext der politischen Wahlen verschoben. Technisch basiert das Projekt auf einem Sound System, welches mit Solarenergie funktioniert und von der Vereinigung ADER entwickelt wurde.

Basile, Anthropologe, im Waadtländer Kulturbereich engagiert, vermittelt sein Wissen in Musik- und Theater-Animation den Mitarbeitern von GASA sowie den SchülerInnen der Berufsschule Desarmes. Während des Schuljahres organisiert und leitet er Musik- und Theater-Workshops für ungefähr hundert Jugendliche zwischen 16 und 26 Jahren. Das Ziel ist es, diese Jungen zu animieren, ihre Ängste, Traumata, Wünsche auszusprechen und für die Zukunft zu animieren.

Céline reist im August nach Port-au-Prince aus, wo sie bei der etablierten Frauenorganisation FADHRIS im Quartier de Carrefour-feuille arbeiten wird. Sie ist Spezialistin in interkultureller Kommunikation und wird FADHRIS im Rahmen eines Mikro-Kredit-Projekts beraten. Das Armutsbekämpfungs-Projekt gehört zum globalen Wiederaufbau-Programm des Landes. Es richtet sich an jene Bevölkerungsschichte, die am meisten von der Nahrungsmittelkrise in Mitleidenschaft gezogen wurden, und an Frauen in schwierigen ökonomischen Bedingungen.

Mirko wird ab August beim ökonomischen und sozialen Forschungs- und Bildungszentrum CRESFED in Port-au-Prince arbeiten. Dabei will er die Forschungsarbeiten- und Analysen von CRESFED in den ökonomischen, sozialen und politischen Themen allgemein bekannt machen, um die intellektuellen Eliten und Entscheidungsträger der Aktion erreichen.

Fabien, Informatiker, absolviert ab Oktober seinen Zivildienst bei der salvadorianischen Umweltschutzorganisation UNES. Während zwölf Monaten wird er das Kommunikationsteam von UNES unterstützen, ein virtuelles Dokumentationszentrum aufzubauen. Gleichzeitig schult er dieses Team darin, das Zentrum zu verwalten.

Danke!

Fête de la Musique

Zum zweiten Mal in Folge hatten wir während drei Tagen einen Essens- und Getränkestand am Fest der Musik (Fête de la Musique) in Genf.

Das gute Wetter spielte zwar nicht mit, aber dank einer angepassten Vorbereitung und dynamischen Freiwilligen, konnte ein Gewinn von **19'000 CHF** erzielt werden. Ein grosser Erfolg, über den wir uns freuen und auf den wir stolz sind.

Ein grosses **Dankeschön** an alle, die an diesem Abenteuer teilgenommen haben, nicht wahr Bastien?











Fotos: B. Faidutti Lueber et P. Wyss